# Erich Fromm
# Études sur l'Autorité et la Famille
# Partie socio-psychologique

(Erich Fromm, « Studien über Autorität und Familie. Sozialpsychologischer Teil », (1936a), dans *Erich Fromm: Gesammtausgbe, Band I, Analytische sozialpsychologie*, München, 1989, Dtv, pp. 141-188, éd. et © Rainer Funk)

(Traduit de l'allemand par Thierry Simonelli)

## [141] 1. Introduction : Multiplicité des phénomènes

Le trait le plus apparent du caractère de beaucoup de personnes est leur rapport à l'autorité. Soit elles ne sont vraiment heureuses que quand elles peuvent se soumettre et obéir à une autorité, et ceci d'autant plus que cette dernière est sévère et brutale, soit qu'elles s'insurgent et se comportent de manière entêtée quand elles ont a suivre une quelconque instruction, même s'il s'agissait de l'instruction la plus raisonnable et la plus pertinente pour elles-mêmes. Néanmoins, tandis que d'autres traits de caractère tels que l'avarice ou la ponctualité représentent un phénomène relativement uniforme, l'image que nous fournit l'énumération, ne serait-ce que de quelques exemples, de l'autorité et du rapport à l'autorité est tellement diverse et confuse que nous devons en effet nous demander s'il s'agit là d'un fait suffisamment homogène pour faire l'objet d'une analyse psychologique.

Nous trouvons une situation d'autorité dans le rapport père-fils d'un type particulier de famille paysanne. Le père est craint, et on lui obéit sans résistance et sans hésitation. Quelquefois le sentiment de révérence, ou celui de la haine ou de la crainte s'y mélangent pour donner une couleur particulière au rapport. Aussi longtemps que le père est en vie sa volonté représente la seule loi et tout espoir d'autonomie et d'indépendance est relié, de manière consciente ou inconsciente, à l'idée de la mort du père. – Cet espoir et ce vœu (*Wunsch*) manquent complètement dans un certain type de rapport soldat-officier. Le soumis renonce avec plaisir à sa propre personnalité et se fait l'outil du Leader (*Führer*) en substituant la volonté de ce dernier à la sienne. Il l'admire comme être infiniment supérieur et trouve son

bonheur dans les rares compliments du Leader. Assurément, il arrive au soldat de le craindre également, mais seulement quand il n'a pas accompli son devoir. La révérence, l'admiration et même l'amour tiennent une part bien plus importante dans ses sentiments que la crainte. – Très différent à nouveau est le rapport au Leader qui s'est formé au sein de la *Jugendbewegung*, particulièrement en Allemagne. On y trouve également cet être absorbé par le Leader, un être absorbé de la propre personnalité, du propre vouloir et décider. Ce rapport ne repose cependant pas dans la puissance du Leader et dans la crainte des [142] conséquences d'un ratage du devoir, mais dans l'amour et dans la crainte de la perte de cet amour. – L'amour représente également le support nodal du rapport à l'autorité, que l'on trouve si souvent dans les cas de subordination d'une infirmière, par exemple, au médecin. Il ne s'agit pas ici d'amour homosexuel mais bien d'amour hétérosexuel qui connaît des conséquences tout à fait différentes. Si dans l'amour homosexuel on trouve toujours l'aspect de vouloir être pareil et de l'identification du moi, l'amour hétérosexuel en reste dépourvu. Le désir d'être aimé, qu'il soit plus ou moins conscient, et la crainte de la perte – même s'il ne s'agit que de la perte de l'amour -, représentent le base de l'admiration et de l'obéissance. – La crainte et l'amour détiennent un rôle moins important dans le rapport du catholique croyant au père confesseur. Sa supériorité est principalement morale. Il représente la conscience personnifiée du croyant. Il peut le laisser se sentir coupable et grâce au pardon, il peut lui procurer la paix intérieure. Mais lui aussi apparaît comme un être supérieur au croyant, et la distance ne peut jamais être annulée. Ce ne sont pas louanges et amour, mais acceptation et pardon qui représentent le bien auquel le croyant peut s'attendre en échange de sa soumission, non pas tant à la personne du prêtre, mais à l'idée et l'institution qu'il représente. – Dans tous ces cas, le rapport au porteur de l'autorité est surtout purement émotionnel et la pensée rationnelle y tient un rôle limité. Cette dernière acquiert néanmoins une importance décisive dans le rapport à l'autorité très différent qu'est celui de l'étudiant à son professeur d'Université adulé et admiré. Ce n'est ni la puissance sexuelle ni la puissance morale qui l'érigent en maître, mais des valeurs spirituelles et un savoir-faire que l'étudiant espère lui-même acquérir. Le trait fondamental de ce rapport ne consiste pas dans la conviction d'une distance indépassable, mais dans le souhait de devenir comme le porteur de l'autorité. – Mais alors que dans ce type de relation, le porteur de l'autorité incarne les idéaux du soumis, il personnifie les intérêts égoïstes au sein d'une relation qui y semble apparentée d'un certain point de vue, mais repose sur une structure tout à fait différente. Le patron gâté par le succès représente ce type

d'autorité pour l'employé amitieux. Accepter ce patron comme idéal, y « croire » procure un étai et une assurance interne et externe aux propres ambitions. Les louanges et la reconnaissance du patron ne sont pas réjouissant en elles-mêmes, mais pour les avantages qu'elles impliquent.

Tous ces exemples restent cependant peu encourageants pour la tentative d'une définition de ce qu'on pourrait appeler une autorité dans le sens psychologique. Les différences des structures émotionnelles semblent plus nombreuses que les similarités et l'on se met à douter si elles permettent un traitement cohérent du sujet. Parfois c'est la crainte, parfois l'admiration, parfois l'amour ou l'égoïsme qui semblent fournir le trait fondamental. Tantôt le pouvoir et la dangerosité, tantôt l'effort et la réussite exemplaires qui constituent la source du rapport à l'autorité. Dans le premier cas, seules les émotions sont concernées, dans le second, la pensée rationnelle y participe également. Dans certains cas, le rapport à l'autorité est vécu comme un poids permanent, dans d'autres comme une source de réjouissance. Parfois le rapport à l'autorité semble imposé par des circonstances extérieures, et donc nécessaire dans ce sens, parfois il semble reposer sur [143] un acte volontaire. Il semble plus facile de commencer par dire ce que nous voulons entendre par autorité plutôt que de rechercher une détermination positive. La relation d'autorité n'est pas simplement un comportement forcé. Le prisonnier de guerre ou le prisonnier politique qui se soumet aux ordres du tenant du pouvoir sans abandonner son animosité et son refus ne fournit pas d'exemple pour une relation d'autorité. Si Georg Simmel affirme[1] que dans l'autorité un reste de liberté doit toujours être contenu, il veut sans doute dire que l'obéissance (*sich fügen*) peut bien répondre à une contrainte, mais que l'on ne parle d'autorité que dans les cas où cette contrainte n'est pas ressentie purement en tant que telle, mais qu'elle est toujours renforcée ou complémentée par des relations émotionnelles. Formulé de manière plus positive : chaque relation d'autorité est accompagnée d'un lien émotionnel à une personne ou une instance supérieures. La relation d'autorité semble toujours comporter des éléments de crainte, de révérence, de respect, d'admiration d'amour et souvent aussi de haine. Mais la part quantitative qui advient à chacune de ces composantes semble être tout à fait différent selon les cas. Ce qui plus est, cette difficulté semble compliquée d'avantage par le fait que les composantes sont parfois conscientes, parfois inconscientes et qu'elles se manifestent parfois directement et parfois seulement dans la formation de réactions. Eu égard à cet état de choses, il

[1] Geord Simmel, *Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*, Leipzig, 1908, Duncker und Humboldt, p. 136.

vaudra certainement mieux que nous renoncions à une définition et que nous nous satisfaisions de cette esquisse approximative de notre position (*Einstellung*) concernant l'autorité comme objet psychologique.

L'investigation suivante se rapporte à la dynamique psychologique de la attitude (*Einstellung*) par rapport à l'autorité. Elle tente d'analyser ces tendances pulsionnelles et les mécanismes psychiques à l'œuvre dans les différentes formes de la « position autoritaire » (*Autoritätsstellung*). Contrairement à d'autres essais, tels que les *Études sur l'autorité et la famille*, cette analyse est purement psychologique, bien qu'elle y garde un intime rapport. Parce que les pulsions et impulsions efficientes au sein d'un être humain ou d'un groupe se développent sur le fond de conditions physiologiques et biologiques données, mais toujours dans le sens d'une adaptation active et passive de celles-ci aux conditions sociales, l'analyse purement psychologique ne doit jamais perdre de vue le contexte de la praxis de la vie spécifique qui produit et reproduit en permanence les tendances psychologiques à analyser. Eu égard à l'étendue et à la difficulté de l'objet, ce travail se limitera néanmoins à quelques problèmes partiels de l'ensemble de la structure et de la dynamique de la attitude (*Einstellung*) par rapport à l'autorité. Bien que cela puisse paraître étrange quant à l'importante signification psychologique personnelle et sociale de l'objet, la attitude (*Einstellung*) par rapport à l'autorité a rarement fait l'objet d'analyses psychologiques jusqu'à présent. Freud est le seul psychologue avec lequel il sera possible de renouer ; non seulement parce que le caractère dynamique de ses catégories psychologiques les rend seules utilisables, mais aussi parce qu'il a traité le problème de l'autorité sans détours et indiqué des points de vue importants et fertiles.

## [144] 2. Autorité et sur-moi. Le rôle de la famille dans leur développement

Freud discute le problème de l'autorité en rapport avec la psychologie des foules et le « sur-moi ». Le traitement des deux problèmes montre la signification capitale qu'il attribue à l'autorité du point de vue psychologique. D'après Freud, la formation des foules se fonde quasiment sur le rapport des foules au *Führer*. « Une telle foule primitive », affirme Freud[2], « représente un nombre d'individus qui ont substitué un

[2] Sigmund Freud, *Massenpsychologie und Ichanalyse*, dans *GW XIII*, pp. 71-161.

même objet (c'est-à-dire le *Führer*) à leur idéal du moi (*Ich-ideal*) et qui, par conséquent, se sont identifiés les uns aux autres au sein de leur moi.[3] »

L'autorité n'est pas moins importante dans la formation du « sur-moi » qu'elle ne l'est dans la formation des foules, selon Freud. Comme dans la suite, nous aurons à faire aux concepts de « sur-moi », de « moi » et de « ça », nous aimerions évoquer rapidement ce que Freud entend par là. Il suppose trois instances dans l'appareil psychique : le « ça », le « moi » et le « sur-moi ». Il ne s'agit pas de désignations de « parties » au sens statique, mais de porteurs de fonctions au sens dynamique, sans limites très fixes et pouvant s'enchevêtrer. Le « ça » est la forme originelle et peu différenciée de l'appareil psychique. « Au tout début, tout libido est amassée dans le ça, tandis que le moi reste encore pris dans le processus de formation ou est faible.[4] » Le moi « constitue la partie du ça changée … par l'influence directe du monde extérieur.[5] » Il représente « ce que l'on appelle raison et mesure (*Besonnenheit*), contrairement au ça, qui comprend les passions.[6] » En résumé, il affirme du moi : « xxx (trad…) [145] … xxx.[7] » Le *sur-moi*, originellement désigné de moi-idéal ou d'idéal du moi par Freud, constitue l'instance « phylogénétique et physiologique la plus tardive et la plus scabreuse (*heikel*)[8] » de l'appareil psychique. Selon Freud, sa fonction consiste dans « l'auto-observation, la conscience morale, la censure du rêve et l'influence principale à l'origine du refoulement.[9] » Dans les *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, il énumère l'observation de soi, la conscience et la formation de l'idéal comme les trois fonctions du sur-moi.[10] À la question à savoir si la vérification de la réalité (*Realitätsprüfung*) compte parmi les fonctions du surmoi est déniée par Freud.[11] Il met l'origine du sur-moi dans un rapport étroit avec le père. Avant toute autre relation d'objet, le petit garçon

---

[3] Freud complète cette idée par l'hypothèse que l'esprit commun (*Gemeingeist*) joue également un rôle constitutif au sein de la foule. Cet esprit commun, aussi bien que le sentiment de justice sociale, il le déduit de la jalousie originelle. « La justice sociale signifie que l'on s'interdit beaucoup de choses à si-même pour que les autres doivent y renoncer, ou ce qui revient au même, ne puissent le revendiquer, de leur côté. » (*Op. cit.*, p.134.) Discuter cette analyse essentiellement pertinente pour le sentiment social de certaines couches nous mènerait trop loin.

[4] Sigmund Freud, *Dans Ich und das Es*, dans *GW XIII*, pp. 235-289.

[5] *Op. cit.*, p. 252.

[6] *Op. cit.*, p. 253.

[7] *Op. cit.*, p. 243.

[8] Sigmund Freud, *Neue Folge der Vorlesungen in die Psychoanalyse*, dans *GW XV*, p. 86.

[9] Sigmund Freud, *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, dans *GW XIII*, p. 121.

[10] Sigmund Freud, *Neue Folge der Vorlesungen in die Psychoanalyse*, dans *GW XV*, p. 72.

[11] Sigmund Freud, *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, dans *GW XIII*, p. 126 et *Das Ich und das Es*, dans *GW XIII*, p. 256.

s'identifie au père et derrière l'idéal du moi « se cache la première et la plus importante identification de l'individu ; l'identification au père de la pré-histoire[12] ». Cette identification primaire est renforcée par une identification secondaire qui se précipite lors la phase œdipienne. Le petit garçon doit abandonner les désirs sexuels à l'égard de sa mère et ses désirs malveillants et jaloux à l'égard de son père sous la pression de la crainte de la jalousie de ce père. Cet abandon est facilité quand il s'identifie au père et introjecte ses commandements et ses interdits. Une peur intérieure se met à la place de la peur extérieure et qui le protège automatiquement de la peur extérieure. Par ce détour, le petit garçon atteint en même temps une partie de ses visées interdites, dans la mesure où il est devenu semblable à son père. Le contenu du sur-moi correspond à cet état de choses ambigu : « Tu *dois* être (comme le père) … Tu ne *dois pas* (être comme le père), c'est-à-dire faire tout ce qu'il fait. Certaines choses lui sont réservées.[13] »

« Au cours de son développement, le sur-moi adopte également l'influence de ces personnes qui se sont substituées aux parents, c'est-à-dire des éducateurs, des enseignants, des idéaux.[14] » Le sur-moi en devient « le porteur de la tradition[15] » et constitue l'intériorisation de la contrainte extérieure.[16] Le rapport du sur-moi au moi est double. D'une part, le sur-moi représente « une formation de réaction contre les processus pulsionnels du ça[17] » mais d'autre part, il puise ses énergies du ça.[18]

On reconnaît certaines contradictions et manques de clarté dans les concepts freudiens. Nous avons déjà indiqué le problème que tantôt la vérification de la réalité est attribuée au moi, tantôt au sur-moi. Il semble également difficile de comprendre pourquoi l'observation de soi constitue une fonction de la même instance qui incorpore la conscience et les idéaux nés comme réaction contre le monde pulsionnel. On a l'impression que la conceptualisation freudienne est formaliste, que le surmoi a hérité [146] de toutes ces fonctions qui, pour une raison ou une autre, ne pouvaient être attribuées au moi ou au sur-moi. Le concept de l'identification, si important pour la genèse du sur-moi, souffre également de ce caractère trop formaliste. Sous l'identification décrite par Freud se cachent des faits psychologiques bien distincts et une conceptualisation moins formaliste devrait

---

[12] Sigmund Freud, *Dans Ich und das Es*, dans *GW XIII*, p. 259.
[13] *Op. cit*., p. 262.
[14] Sigmund Freud, *Neue Folge der Vorlesungen in die Psychoanalyse*, dans *GW XV*, p. 70 ; cf. *Dans Ich und das Es*, *loc.cit*, p. 265.
[15] Sigmund Freud, *Neue Folge der Vorlesungen in die Psychoanalyse*, *loc.cit.*, p. 73.
[16] Cf. Sigmund Freud, *Die Zukunft einer Illusion*, dans *GW XIV*, p. 332.
[17] *Das Ich und das Es*, *loc. cit*, p. 286.
[18] Sigmund Freud, *Hemmund, Syptome und Angst*, dans *GW XIV*, p. 145.

distinguer au mois trois types majeurs d'identifications : une identification enrichissante, c'est-à-dire une identification par laquelle j'intègre l'autre personne et renforce ainsi mon moi, une identification appauvrissante dans laquelle je place ma personne dans l'autre pour en devenir une partie et, finalement, un sentiment (conscient ou inconscient) d'identité qui a comme objet l'égalité et l'interchangeabilité de ma personne et de l'autre. Ce sont moins des « propriétés communes » qui constituent la base de ce sentiment que la communauté des intérêts.

Malgré les contradictions et les manques de précision de la théorie du sur-moi et de l'identification, Freud a fourni une compréhension décisive du problème de l'autorité et de la dynamique sociale sur ce point. Sa théorie nous offre une contribution importante à la question de savoir comment il est possible qu'une puissance s'exerçant dans une société puisse en effet être aussi efficace que nous le montre l'histoire. La puissance et le pouvoir extérieurs, incorporés par les autorités déterminantes d'une société, représente une constituante essentielle de l'obéissance et de la soumission de la masse à l'autorité. Mais d'un autre côté, il semble clair que l'efficacité de cette contrainte extérieure n'est pas immédiate, que quand la masse se soumet aux ordres et aux interdits de l'autorité, elle ne le fait pas seulement en raison de la crainte de la violence physique et des moyens de contrainte physiques. Bien évidemment, telle chose peut se produire exceptionnellement et de manière passagère. Une docilité qui ne reposerait que sur la crainte des moyens de contrainte réels exigerait une organisation dont l'extension et la durée s'avéreraient trop coûteuses à longue échéance. Elle paralyserait la qualité de la force de travail de ceux qui n'obéiraient que par la crainte extérieure d'une manière qui, du moins pour la production au sein des sociétés modernes, serait intolérable. Par ailleurs, elle conditionnerait une labilité et une instabilité des rapports sociaux qui, à long terme, serait également incompatible avec les nécessités de la production. Il s'ensuit que si la violence extérieure veut déterminer la docilité de la masse, elle doit modifier sa qualité dans le psychisme de l'individu. Le problème qui en résulte est partiellement résolu par la formation du sur-moi. Grâce au sur-moi, la violence extérieure est modifiée et transformée de violence extérieure en violence interne. Les autorités, en tant que représentants de la violence extérieure, sont intériorisés et l'individu ne consent plus seulement à leurs ordres et interdits en raison de la crainte extérieure, mais par la crainte de l'instance psychique interne, qu'il a érigé en lui-même.

L'enfant grandissant au sein de la famille fait face à la violence externe, agissant dans la société, dans la personne de ses parents et plus particulièrement, dans la

famille nucléaire patriarcale, dans la personne du père. Par l'identification au père et l'intériorisation de ses commandements et interdits, le sur-moi acquiert les attributs [147] de la morale et du pouvoir. Nonobstant, une fois cette instance érigée, le processus de l'identification est en même temps sujet à un développement contraire. Le sur-moi est constamment projeté sur les porteurs de l'autorité régnant dans la société ; en d'autres termes : l'individu habille les autorités factuelles des propriétés de son propre sur-moi. Par ce type de projection du sur-moi sur les autorités, ces dernières sont largement soustraites à la critique rationnelle. Il croit en leur moralité, leur sagesse, leur force dans une mesure largement indépendante de leur manifestation réelle. De ce fait, les autorités peuvent, inversement, constamment être intériorisées à leur tour, et devenir porteuses du sur-moi. Cette élévation (*Verklärung*) des autorités par projection des qualités de sur-moi contribue à la clarification d'une difficulté. On comprend facilement pourquoi le petit enfant, en raison du manque d'expérience et de critique qui le caractérisent, prend ses parents pour des idéaux et que par conséquent les intériorise dans le sens d'une formation de sur-moi. Il serait très difficile pour l'adulte, plus critique, d'avoir le même sentiment d'admiration pour les autorités régnant au sein d'une société, si ces autorités ne pouvaient justement acquérir les mêmes qualités que celles des parents pour l'enfant grâce à la projection du sur-moi.

Le rapport sur-moi–autorité est dialectique. Le surmoi constitue une intériorisation de l'autorité, l'autorité est perfetionnée (*verklärt*) par la projection des qualités du sur-moi et à nouveau ré-intériorisée dans cette forme perfectionnée (*verklärt*). Autorité et sur-moi ne peuvent absolument pas être séparés. Le sur-moi est la violence extérieure intériorisée, et la violence extérieure tient son efficacité par l'imprégnation des qualités de sur-moi. Le sur-moi n'est donc pas une instance qui est formée une fois pour toutes chez l'enfant et qui reste efficiente dans l'être humain à partir de ce moment là, quelle que soit la société au sein de laquelle il vit. Au contraire, le sur-moi aurait certainement tôt fait de disparaître plus ou moins ou de changer complètement son caractère et son contenu si les autorités déterminantes de la société ne poursuivaient ou, plus précisément, ne renouvelaient pas continûment le processus de la formation du sur-moi initié lors de l'enfance. Le fait que ces autorités soient habillées des qualités morales du sur-moi ne signifie pas pour autant que l'existence du sur-moi et sa projection sur les autorités soit suffisante pour rendre efficientes ces autorités si elles n'étaient pas les porteurs de la violence physique. De même que l'enfant intériorise la violence émanant du père par la formation du sur-moi, le maintien et le renouvellement du sur-moi chez

l'adulte repose toujours sur l'intériorisation d'une violence extérieure factuelle. Car quoi que le sur-moi métamorphose une peur extérieure en une peur intérieure, la violence extérieure et la peur qu'elle inspire reste le facteur dynamique décisif pour sa formation et son maintien. La peur extérieure ne pourrait être intériorisée et la violence physique ne saurait être *verklärt* moralement si cette violence n'existait pas.

Ce constat requiert néanmoins une restriction. Les expérience de la première enfance et de l'adolescence ont une signification bien plus importante pour la formation du caractère que les expériences de l'âge adulte. Il ne faut pas entendre par-là que les expériences [148] de l'enfance déterminent le caractère de manière à ce que des expériences plus tardives restent sans effet (en gros seul le névrotique se caractérise par le manque plus ou moins important de l'adaptabilité de l'appareil psychique et par sa fixation à la situation de l'enfance). Néanmoins, les premières expériences instaurent tout de même des attitudes ayant comme effet une relative lourdeur et inertie de l'appareil psychique face aux changements réels. Ce qui, pour notre problème, signifie que si les expériences infantiles ont généré un sur-moi fort, ce sur-moi reste relativement résistant face aux conditions de la vie qui nécessiteraient un sur-mi différent. Le caractère relativement déterminant des expériences de l'enfance explique pourquoi certaines structures psychiques gardent leur force par-delà les conditions sociales. De telles divergences entre la structure psychique et la réalité sociale peuvent néanmoins rester passagères, et si la structure psychique devait être maintenue à longue échéance, des changements sociaux devraient se produire qui puisent la conditionner à nouveau. On pourrait dire que la structure psychique a la fonction d'un volant (*Schgwungrad*) qui maintient le mouvement après que le mouvement ait été éteint, mais seulement pour une durée limitée.

La corrélation du sur-moi et de l'autorité ne repose pas seulement sur la nécessité que le sur-moi doit continûment être reproduit par des autorités puissantes, mais encore sur le fait qu'il n'est pas suffisamment fort et stable pour effectuer les tâches qu'il impose. Il est bien évidemment des types de personnalité, s'étendant du normal au caractère obsessionnel pathologique, dont le sur-moi est suffisamment fort pour complètement contrôler leurs actes et impulsions même en l'absence d'une incorporation par les puissances et personnes réelles. Mais seul un Robison Crusoé obsessionnel continuerait à obéir son sur-moi sur son île de la même manière que sur son navire. Chez les hommes ordinaires, cette instance n'est pas suffisamment forte pour que la seule crainte de sa mésestime suffise. La peur

des autorités réelles et de leur puissance, l'espoir d'avantages matériels, le souhait d'être aimé et loué par elles (par des décorations, des distinctions ou des avancements), mais également les possibilités de relations d'objet sexuelles, et plus particulièrement homosexuelles – conscientes ou inconscientes –, avec ces autorités constituent autant de facteurs dont la force n'est nullement inférieure à la peur du moi face au sur-moi. Le rapport entre sur-moi et autorité est donc un rapport compliqué. D'une part, le sur-moi constitue l'autorité intériorisée et l'autorité représente le sur-moi personnifié, et de l'autre, leur collaboration produit l'obéissance et la soumission volontaires qui caractérisent la praxis sociale dans une si étonnante mesure.

Comme l'instance du sur-moi naît lors des toutes premières années de l'enfant, conditionné par la peur devant le père et le désir simultané d'être aimé par lui, la famille s'avère constituer une aide importante pour l'établissement de la facultés tardive de l'adulte de croire aux autorités et de [149] s'y assujettir. L'engendrement du sur-moi ne représente qu'une des tâches que remplit la famille, en tant qu'agence psychologique de la société, et il ne peut être détaché de la production de l'ensemble de la structure pulsionnelle et du caractère d'une personne au sein de la famille. Freud a montré l'importance décisive des expériences de la prime enfance pour la formation de la structure pulsionnelle et le caractère. Le rapport émotionnel aux parents, le genre d'amour, la peur et la haine ressentis à leur égard détiennent le rôle principal dans le développement du psychisme de l'enfant. Ainsi, il a fourni une contribution essentielle à la conception de la famille au sens des fonctions sociales mentionnées. Mais il n'a pas vu qu'à côté des différences individuelles qui existent au sein des familles particulières, la famille représente d'abord certains contenus sociaux dont la transmission, non pas au sens d'une transmission d'opinions et d'avis, mais au sens de la production des structures psychiques socialement souhaitables, constitue sa fonction sociale capitale. Sa théorie du sur-moi souffre de ce manque.

Selon Freud, le sur-moi représente une identification au père « à laquelle se joignent dans le cours du temps les éducateurs, les enseignants et, comme essaim indéterminable toutes les autres personnes du milieu (les prochains, l'opinion publique).[19] » D'après lui, la cause de l'identification se situe dans la toute première enfance, dans le complexe d'Œdipe. Le petit garçon a des désirs sexuels pour sa mère, mais se voit confronté à la supériorité menaçante du père et craint particulièrement la punition de la castration pour ses impulsions interdites. Il

[19] Sigmund Freud, *Zur Einführung in den Narzißmus*, dans *GW X*, p.163.

intériorise la crainte extérieure de la castration par le père et du fait de l'identification au père il satisfait une part des ses désirs originels. Ainsi, d'après Freud, le sur-moi constitue « le legs du complexe d'Œdipe ». Cette conception est problématique en raison de la prise en compte insuffisante du rapport entre la structure familiale et l'ensemble de la structure sociale. Quand Freud affirme qu'au cours du temps, les représentants de la société joignent la figure du père, il dit vrai d'un certain point de vue extérieur et chronologique, mais ce constat doit être complété par le constat inverse que le père lui-même se joint à l'autorité régnante dans la société. L'autorité que détient le père au sein de la famille ne constitue pas un hasard « complété » par la suite par les autorités sociales. L'autorité même du père de famille se fonde en dernier lieu dans la structure de l'autorité de l'ensemble de la société. Bien que face à l'enfant, le père soit (chronologiquement parlant) le premier médiateur de l'autorité sociale, il n'en est pas pour autant le modèle (du point de vue du contenu) mais le décalque.

La rivalité sexuelle père-fils est déterminée par la situation social concrète. Le conditionnement sociale du complexe d'Œdipe consiste d'abord dans le fait que dans sa forme freudienne il ne caractérise que certaines structures sociales bien déterminées [150], bien que Freud en ait fait une manifestation humaine et biologique universelle rétro-projetée sur l'histoire des origines de l'humanité. Il existe suffisamment de sociétés dans lesquelles le père ne réunit nullement la fonction du rival sexuel et de l'autorité toute-puissante. Dans certaines sociétés primitives, par exemple, ces deux fonctions sont distribuées sur le frère maternel et le père.

Il ne s'agit néanmoins pas de d'amoindrir l'extraordinaire signification du complexe d'Œdipe, des désirs sexuels de l'enfant et de la rivalité et de l'animosité qui en découle face au père de la famille nucléaire patriarcale. L'expérience clinique de la psychanalyse a démontré l'importance du complexe d'Œdipe au-delà de tout doute raisonnable. Elle a montré, plus particulièrement, quelle en est l'importance comme source de l'animosité et de la révolte du fils contre le père et que de ce fait, la structure de la famille patriarcale produit ces désirs incestueux du fils qui conduisent au conflit avec le père, au conflit qui produit les tendances à l'éclatement de la famille. Mais l'envergure de l'animosité du fils envers le père dépend également de la attitude du père à son égard. Eu égard à la supériorité sexuelle évidente du père, sa attitude est moins déterminée par la rivalité sexuelle que chez l'enfant, bien qu'elle soit parfois, sous certaines conditions, assez forte. Elle est plutôt conditionnée dès la naissance et déterminée par la relation générale du père

et du fils telle qu'elle se développera par la suite à partir de la constellation individuelle et sociale de la famille. Par clarifier ce fait, il suffit de comparer quelques situations familiales idéal-typiques simplifiées au sein de notre société. Voyons par exemple à la différence des relations père-fils au sein d'une famille de petits paysans et au sein d'une famille de médecin de métropole aisée. En raison de sa situation économique et sociale, le paysan utilise chaque membre de la famille comme force de travail qu'il s'agit d'exploiter au maximum. Chaque nouveau-né représente une force de travail potentielle dont l'utilité ne se manifeste néanmoins qu'au moment où l'enfant atteint l'âge de contribuer au travail. Jusqu'à ce moment, l'enfant n'est qu'un mangeur qu'il s'agit de ménager dans la perspective de son utilisation ultérieure. S'y rajoute le fait que ce paysan, à cause de sa situation de classe, a développé un caractère dont le trait saillant consiste dans l'exploitation maximale de tout être humain ou bien dont il dispose. L'amour et l'aspiration au bonheur de la personne aimée pour elle-même y sont peu développés. D'emblée, le rapport de ce père à son fils ne se caractérise pas par l'amour mais essentiellement par l'animosité et la tendance à l'exploitation. Quand il sera plus âgé, le fils développera cette même animosité. La vieillesse et la mort du père peuvent libérer le fils de sa condition d'exploité et lui concéder, en guise de compensation pour toutes ses souffrances, de devenir maître lui-même. La relation des deux sera plutôt celle d'ennemis mortels, et cette expérience projettera son ombre sur la attitude du père à l'égard du nouveau-né. Cette atmosphère détermine essentiellement la réaction et le développement psychologique en général du fils grandissant. Il en était de même au sein de la famille prolétarienne [151] du début du 19ème siècle. Les enfants représentaient essentiellement l'objet de l'exploitation économique et leurs parents exploitants comptaient parmi les contestataires les plus importants des lois de restriction du temps de travail des enfants. Ils étaient réellement « les pires ennemis » de leurs enfants, et cette animosité constituait la nuance émotionnelle essentielle de la relation père-enfant dès le premier jour.

Il en va tout autrement dans notre deuxième exemple. Nous ne tiendrons pas compte des tendances à l'exploitation masquées et sublimées que l'on y trouve. Mais la situation est tout de même fondamentalement différente. Le peu d'enfants n'a pas comme fonction d'accroître le revenu du père, n'est pas ressenti comme travailleur potentiel et mangeur inutile avant de contribuer au travail. Ils sont mis au monde parce que les parents se réjouissent d'avoir des enfants. Bon nombre de désirs non exaucés et d'idéaux des parents sont projetés sur les enfants et vécus comme satisfaction propre par voie d'identification ou d'amour objectal. L'atmosphère dans

laquelle naît l'enfant de cette famille n'est pas celle de l'attente impatiente du jour de son exploitation, mais celle du soutien affable et affectueux. Cet air différent produit un caractère et une relation au père différents dès le premier jour. Ce qui s'y manifeste comme rivalité est ancré et teinté différemment. La rivalité est quantitativement et qualitativement tout à fait différente de celle de la famille paysanne ou ouvrière.

Voyons enfin un troisième exemple : une famille petit-bourgeoise, citadine dont le père travaille, par exemple, comme petit fonctionnaire à la poste. Son revenu est suffisant pour les besoins de sa situation sociale. La famille ne représente pas une communauté de production et les enfants n'ont pas encore la tâche de contribuer au ménage le plus rapidement par leur force de travail ou leur argent. Une partie du conflit d'intérêt issu des tendances à l'exploitation du père disparaît aussi bien que l'animosité qu'elle conditionne. Mais d'un autre côté, la vie du père est tellement pauvre en satisfactions et, plus particulièrement en raison de sa situation sociale, tellement dépourvue de possibilités d'exercice du pouvoir et de commandement que l'enfant, de même que l'épouse, en acquiert la fonction de compensation pour ce qui est interdit par cette vie. Par le détour de l'identification, l'enfant a à réaliser ces buts que la vie rendait inaccessibles par voie directe. Il doit apporter le gain de prestige du père envers les autres membres de sa classe sociale. Il doit lui procurer une possibilité de satisfaction des désirs de pouvoir et de commandement et ainsi fournir une compensation pour son impuissance dans la vie sociale. Dans cet exemple, la relation père-fils constitue un mélange de tendances à l'exploitation et d'efforts de soutien, par affabilité et par haine. Cette structure ambiguë conditionne à nouveau la réaction émotionnelle spécifique de l'enfant grandissant.

Le développement du sur-moi naît de la relation de peur et d'amour au père. Le caractère de cette peur et de cet amour néanmoins est, comme nous avons essayé de le montrer, fondamentalement déterminé par le rapport général, lui-même socialement conditionné, du père et du fils. Ainsi, la force [152] et le contenu du sur-moi constituent le reflet et l'héritage d'une relation émotionnelle beaucoup plus vaste que le complexe d'Œdipe, bien que ce dernier soit lui-même enchevêtré dans la situation complète. Dans les *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Freud accorde une attention plus importante au caractère socialement déterminé du père que dans ses écrits précédents. Il remarque[20] que le moi et le sur-moi de l'enfant « ne sont en fait pas structurés d'après le modèle des parents, mais

[20] Sigmund Freud, *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, dans *GW XVI*, p. 73.

d'après celui du sur-moi parental ; il se remplit du même contenu, il devient porteur de la tradition, de toutes ces valeurs durables qui se sont transmises de génération en génération par cette voie. » à cet endroit, il insère une polémique : « Probablement, les ainsi-dites conceptions matérialistes de l'histoire pèchent en sous-estimant ce facteur [c'est-à-dire celui du sur-moi, E.F.]. Elles s'en débarrassent par la remarque que les 'idéologies' ne sont autre chose que le résultat et la superstructure de leurs rapports économiques actuels. C'est la vérité, mais très probablement pas toute la vérité. L'être humain ne vit jamais complètement dans le présent ; le passé, la tradition de la race et du peuple survivent dans les idéologies du sur-moi et ne cèdent que lentement aux influences du présent. Aussi longtemps qu'ils restent efficients grâce au sur-moi, ils continuent de jouer un rôle puissant et indépendant des rapports économiques dans la vie des hommes. » Dans la mesure où Freud indique la discordance de la vitesse du développement économique et de la relative lenteur du développement idéologique, il ne s'oppose certainement pas à Marx. Mais quand il remarque que le sur-moi joue « un rôle indépendant des rapports économiques », il s'agit d'une simplification dont Freud se rend toujours coupable quand il est question de phénomènes sociaux. Nous aimerions cependant montrer ici qu'une instance psychique telle que le sur-moi et le moi, qu'un mécanisme tel que le refoulement, des impulsions tels que les sado-masochistes qui conditionnent le sentir, le penser et l'agir des hommes dans une si importante mesure, ne constituent pas des données « naturelles » mais qu'elles sont conditionnées par les modes de vie, et en dernier lieu par les rapports de production et la structure sociale qui en résulte. Pour autant que Freud a démontré que, dans une large mesure, les hommes ne sont pas poussés par leurs intentions rationnelles, conscientes, mais par leurs passions inconscientes, et pour autant qu'il a justement dévoilé l'élasticité et l'adaptabilité de ces passions, il a fourni la clé de la compréhension de la question à savoir comment la structure sociale et économique altère l'ensemble de l'être humain et par là-même, l'ensemble de la superstructure culturelle par la médiation de la structure pulsionnelle. Nonobstant, suite à quelques préjugés, il n'a utilisé cette clé que pour la compréhension des différences individuelles entre hommes au sein d'une société et non pas pour la compréhension des traits communs des hommes de sociétés et classes spécifiques.

Jusqu'à présent, nous avons discuté de la théorie freudienne de l'origine du sur-moi et attiré l'attention sur le conditionnement social du rapport père-fils dont naît la formation du sur-moi. [153] Mais la famille elle-même résulte d'une structure sociale particulière, et ses fonctions sont d'abord déterminées par celle-ci. Cette

reconnaissance mène notre investigation au-delà de la question de la production du sur-moi et de la attitude par rapport à l'autorité au sein de la famille, à la question des conditions sociales générales de la nécessité du sur-moi et de l'autorité. Pour cette partie de l'enquête, nous aurons besoin de nous occuper d'avantage de la structure et de la dynamique de l'appareil psychique et que nous analysions plus particulièrement le rapport entre moi et sur-moi lors des défenses contre les pulsions.[21]

---

[21] Une étrange contradiction dans l'évaluation de la force du moi et du sur-moi dans leur rapport réciproque traverse les œuvres de Freud. Tantôt il semble que le moi ne joue qu'un rôle chétif ou ne fait qu'exécuter des ordres en provenance du ça ou du sur-moi, et tantôt il semble enduit d'une extraordinaire puissance et capable de mettre en œuvre des refoulements. Tantôt, Freud appelle le moi « pauvre chose » (*armes Ding*), tantôt il parle de la « puissance du moi » (S. Freud, *Das Ich und das Es*, dans *GW XIII*, p. 286 ; *Hemmung, Symptom und Angst*, dans *GW XIV*, p. 122). La conviction d'un moi faible et impuissant a eu le plus d'échos au sein de la littérature psychanalytique. Freud le constate explicitement et remarque : « De nombreuses voix soulignent explicitement la faiblesse du moi par rapport au ça, du rationnel par rapport au démoniaque et semblent ériger ce principe en une pierre angulaire de la 'conception du monde' psychanalytique. » (*op.cit,* p. 123)La formulation indéterminée en un endroit où il polémise explicitement contre la conception de la faiblesse extrême du moi (« ne devrait pas … ») est caractéristique pour l'ambiguïté de la position freudienne dans ce contexte. Nous retrouvons la même contradiction dans ses remarques sur le développement psychique de l'humanité. D'une part, il voit le développement de l'appareil psychique au cours de l'histoire de l'humanité caractérisée par une croissance permanente du sur-moi. « Notre évolution va dans le sens d'une intériorisation progressive de la contrainte extérieure, dans la mesure où une instance psychique particulière, le sur-moi, soumet l'homme à ses ordres. Chaque enfant nous montre le processus d'une telle métamorphose. Ce gain de force du sur-moi constitue un acquis culturel psychologique d'une grande valeur. » (S. Freud, *Die Zukunft einer Illusion*, dans *GW XIV*, p. 332.) En un autre endroit, Freud voit dans le refoulement des pulsions cette manifestation « sur laquelle se fonde les éléments les plus importants de la culture humaine » (S. Feud, *Jenseits des Lustprinzips*, dans *GW XIII*, p. 44). D'un autre côté, Freud parle de la psychanalyse comme d'un « instrument qui permet au moi une conquête continue du ça » (S. Freud, *Das Ich und das Es*, dans *GW XIII*, p. 286.), et souligne la même idée dans les *Nouvelles conférences* (*op.cit.*, p.86) : « Son intention [à la psychanalyse ; E.F.] consiste justement dans le renforcement du moi, dans le développement de son indépendance par rapport au sur-moi, dans l'élargissement de son champ perceptif et de son organisation de manière à ce qu'il puisse s'approprier de nouvelles parties du sur-moi. Là où le ça était, le moi doit advenir. Il s'agit d'un travail culturel, comme l'assèchement du Zydersee par exemple. »
Les contradictions du rapport moi – sur-moi ne trouvent pas de solution chez Freud. Elles ne le pourraient pas d'ailleurs, car la contradiction qui caractérise la conception freudienne sur ce plan est identique à l'hésitation plus générale, au fondement de la question, et qui traverse l'ensemble de l'œuvre. Il s'agit de l'hésitation quant à l'évaluation des possibilités de développement de la société humaine en général. Freud balance de la position caractéristique de la bourgeoisie favorable au progrès du XVII$^{e}$ et du XIX$^{e}$ siècles à un pessimisme misogyne qui y est tout à fait opposé. La conception que l'être humain ou de l'appareil psychique changent dans le courant de l'histoire dans la mesure où le moi apprend à maîtriser progressivement son propre monde pulsionnel et le monde extérieur correspond à la conviction favorable au progrès. L'idée que le moi doit être conçu comme « pauvre chose » éternellement faible [154] dont le seul choix est

## 3. Autorité et refoulement

L'individu est enchevêtré aussi bien au monde ambiant (*Umwelt*) naturel qu'au monde ambiant (*Umwelt*) social. Ce monde ambiant représente en même temps l'objet et la limite de sa satisfaction pulsionnelle. Ses besoins le poussent à changer le monde ambiant dans le sens de sa satisfaction pulsionnelle. D'un autre côté, le monde ambiant contraint l'individu d'adapter ses impulsions et ses besoins, mais dans le cadre d'une marge de manœuvre biologique et physiologique restreinte. Les pulsions d'auto-conservation s'y avèrent moins flexibles, tandis que les pulsions sexuelles, en raison de leur faculté de déplacement, de transformation et de refoulement, font preuve d'un degré d'adaptabilité extrêmement élevé. Quand l'homme transforme son monde ambiant naturel et social au cours de l'histoire, il transforme son appareil psychique. Cela implique également une mutation de la force et du contenu de ses besoins libidinaux, et une mutation du moi et du sur-moi. Jusqu'à présent néanmoins (et mis à part les sociétés primitives), les besoins ont toujours été plus importants que les possibilités de satisfaction. Ce fait conditionne la force des tendances qui portent au-delà du niveau social déjà atteint d'un côté et d'un autre côté du nécessaire refoulement de ces tendances qui ne peuvent être satisfaites en raison des possibilités sociales. La tension entre les besoins et les moyens sociaux de leur satisfaction est renforcée par celle entre le niveau plus élevé de satisfaction des classes supérieures et le bas niveau de satisfaction des classes inférieures.

Le moi constitue l'instance psychique qui doit maîtriser le monde extérieur et le monde intérieur. L'activité du moi procède dans deux sens : dans le sens d'une maîtrise du monde extérieur et, au sein du monde intérieur, dans le sens d'une maîtrise des pulsions issues du ça. Avec la croissance de la propagation et l'efficience

---

d'être dirigé par les impulsions du moi ou du sur-moi et qui ne maintient que péniblement son apparence de maîtrise correspond à la conviction contraire. L'opposition entre les deux convictions s'exprime le plus clairement dans les deux textes *L'avenir d'une illusion* et *Le malaise dans la civilisation*. Le premier texte souligne les possibilités positives de l'évolution de la société humaine, de sa maîtrise croissante de la nature et de l'affranchissement des pressions externes et internes. Le deuxième insiste sur la méchanceté innée qui doit nécessairement faire échouer toutes les tentatives d'atteindre une société fondée sur le bonheur des hommes. On retrouve la même contradiction dans le XII$^{ème}$ volume des œuvres de Freud qui vient de paraître. D'un côté, il y parle du « travail culturel » qui consiste dans le renforcement croissant du moi. D'un autre côté – dans un article sur Joseph Popper Lynkeus – sa conception de l'état moderne est que « la foule avide de jouissance et de destruction doit être opprimée par la violence d'une couche supérieure modérée. (S. Freud, « Meine Berührung mit Joseph Popper Lynkeus », dans *GW XVI*, p. 263.)

des instruments de production la maîtrise de la nature devient plus grande et l'assujettissement de l'homme à la nature la diminue. Néanmoins, cette maîtrise croissante ne mène jamais à une totale indépendance ou liberté de la nature.

La maîtrise, au sens de l'assujettissement et du déploiement du monde pulsionnel, relève d'un processus intimement relié à celui de la maîtrise du [156] monde extérieur. Le moi de l'homme se développe d'abord progressivement dans la mesure où sa maîtrise active et planifiante des forces naturelles et sociales croit. Aussi longtemps qu'il reste relativement faible, il n'est pas de taille à la tâche de l'oppression et de la défense des impulsions pulsionnelles incompatibles avec les nécessités sociales. Cette dernière n'est assurée par la formation et le développement du sur-moi et par un rapport psychique particulier aux autorités. Le caractère émotionnel constitue le trait décisif du rapport du moi au sur-moi et de l'individu aux autorités. L'homme veut se sentir aimé aussi bien par son sur-moi que par l'autorité, craint leur animosité et satisfait son amour propre en plaisant à son sur-moi ou aux autorités auxquelles il s'identifie. Avec l'aide de ces forces émotionnelles, il réussit à opprimer les impulsions et désirs socialement inacceptables, voire dangereux. Cette défense pulsionnelle mise en œuvre à l'aide du sur-moi et de l'autorité est particulièrement radicale. Le désir dont on se défend n'atteint plus la conscience, mais en est écarté en même temps qu'il est écarté de la motilité, il est refoulé. La pulsion refoulée n'est pas supprimée. Bien qu'elle soit exclue de la conscience, elle persiste dans l'inconscient et requiert l'effort contant d'énergies psychiques afin d'éviter leur apparition dans la conscience. Les névroses documentent avec insistance l'activité souvent dangereuse au sein de l'individu, déployée par les pulsions refoulées. La méthode de la défense des pulsions par leur refoulement au moyen du surmoi ou de l'autorité peut être comparée à celle de l'extinction d'un bois en feu à l'aide d'un contre-feu. Les impulsions tendant à la satisfaction sont combattues par d'autres impulsions, plus fortes, c'est-à-dire les relations émotionnelles aux autorités extérieures et intérieures.

À cet endroit, nous devons nous intéresser à un reproche évident : Avons-nous besoin de la conception du sur-moi ou de l'autorité pour la compréhension de la défense contre les pulsions ? Est-ce que la peur des conséquences de la pulsion interdite ne constitue pas un motif suffisant dans tous les cas de défense pulsionnelle ? L'expérience montre qu'en effet, la peur suffit dans beaucoup de cas de défense pulsionnelle. Si, par exemple, un enfant sait qu'il sera battu s'il grignote des sucreries, la peur devant la punition pourra être tout à fait suffisante pour rendre possible l'oppression du désir. La même chose est vraie pour beaucoup

d'adultes retenus seulement par la peur de la punition qui peut suivre des actes tels que le vol ou l'escroquerie. Dans ces cas où les impulsions ne parviennent pas à exécution par peur de la punition, dans le cas du vol et de l'escroquerie, le conflit et la décision se situent dans le conscient. L'impulsion en tant que telle est consciente et nullement refoulée, la peur est consciente et selon la force de l'impulsion, le danger et le risque de se faire attraper, il devient plus ou moins difficile de se défendre contre l'impulsion. Il en est tout autrement de la peur devant le sur-moi, les autorités et de la force qui en est issue pour la défense d'une pulsion. Dans ce cas aussi, la peur représente un facteur décisif à côté du désir d'être aimé par l'autorité ou [157] le sur-moi. Mais elle diffère de la « peur réelle » dont nous parlions à l'instant. Il ne s'agit pas ici d'une peur bien délimitée devant certaines conséquences qu'entraînées par une action interdite, mais d'une peur irrationnelle, indéterminée, émotionnelle devant la personne représentant l'autorité ou devant son instance intériorisée. On craint de perdre son amour, sa considération, son égard d'une part et, d'autre part, de susciter sa colère avec les conséquences indéterminées mais terribles. En raison du caractère irrationnel et émotionnel de cette peur devant l'autorité, ses effets peuvent être nettement plus importants que ceux de la « peur réelle ». Dans la « peur réelle », l'impulsion elle-même devient consciente mais peut être récusée. La peur devant l'autorité ou le sur-moi agit de manière tellement forte que l'impulsion elle-même n'arrive pas à atteindre la conscience mais est d'emblée refoulée.

Illustrons cette différence par un exemple. Pensons à deux jeunes femmes dont l'une a été éduquée de manière puritaine ; ses parents, auxquels elle a un rapport tendre et respectueux, lui ont appris que les rapports sexuels, et particulièrement les désirs sexuels extra-maritaux constituent un épouvantable et impardonnable péché. Cette jeune femme a en même temps transformé ses parents avec leurs convictions morales en une instance autonome, en sur-moi en elle. Pensons ensuite à une jeune femme urbaine moderne qui a grandi sans de telles convictions morales et sexuelles restrictives et qui ne conçoit pas les rapports extra-maritaux comme immoraux ou péché. Supposons maintenant que les deux jeunes femmes rencontrent un homme qui suscite des désirs sexuels chez elles. Dans le cas de la première jeune femme, il se pourrait que les que les désirs sexuels ne parviennent pas à la conscience, ils sont refoulés et pourraient, au cas où le refoulement ne serait pas parfaitement réussi, conduire à un symptôme du genre du rougissement. Dans le cas de la deuxième jeune femme, les désirs seront tout à fait conscients, mais il se pourrait que sous certaines conditions, la réalisation du désir s'avère dangereuse,

puisse entraîner la perte de l'emploi, par exemple. Si la peur en est suffisamment importante, elle pourra récuser la réalisation du désir. Mais en tant que tel, le désir sera tout à fait conscient et la défense ne relèvera pas d'un refoulement. On dira légitimement dans les deux cas de défense contre la pulsion que la peur constitue un motif décisif, mais sa qualité, et c'est-à-dire son effet est tout à fait différent dans les deux cas. Dans le premier cas, elle est intimement liée à la crainte de la perte de l'amour de l'autorité, mais elle n'est plus du tout réelle parce que sans rapport avec ce qui arriverait réellement à la jeune femme. Au contraire, la peur y est aussi indéterminée et fantastiquement grande que les figures de l'autorité ou du sur-moi qui les représente.

Comparée à la défense issue de la peur réelle, l'extraordinaire signification sociale du refoulement d'impulsions tabouisées à l'aide des liens émotionnels avec l'autorité ou le sur-moi semble clair d'emblée. La défense par peur réelle ne fournit aucune garantie d'efficience absolue. L'individu pourrait croire le danger moins grand qu'il n'est en réalité ou pourrait même être prêt à accepter le risque du danger, voire la punition pour la satisfaction de [158] son désir. Et ceci d'autant plus quand le désir est directement issu des passions et moins purement égoïste. Dans ce dernier cas, il assez facilement inhibé par les désavantages anticipés pour le moi. Seule la défense des pulsions reposant sur le refoulement est en mesure d'apporter une garantie d'efficience absolue et automatique. Le désir n'y arrive même pas à la conscience. Pour cette raison, il n'est pas opportun de faire confiance au caractère raisonnable de l'individu. La défense des pulsions par le biais du refoulement se caractérise par l'automatisation et le caractère extensif. Plus l'interdiction d'une action est socialement importante, moins la société peut se confier à la peur consciente et réelle devant la punition. De plus, du fait que l'impulsion en tant que telle ne devient pas consciente lors du refoulement, sa défense ne suscite aucun ressentiment, aucune haine à l'encontre de l'instance qui interdit.

À cet avantage du refoulement pulsionnel à l'aide de l'autorité et du sur-moi s'opposent de lourds désavantages affectant d'avantage le bonheur personnel de l'individu que l'existence de la société. Un désavantage consiste dans la quantité d'énergie requise continûment pour le refoulement. Freud a comparé la pulsion refoulée à un visiteur inopportun que l'on a mis à la porte mais qui ne cesse de vouloir rentrer à nouveau et qui ne peut en être empêché que par un valet posté en permanence devant la porte. La quantité d'énergie requise pour le maintien du refoulement est d'autant plus considérable que les refoulements sont étendus et intenses.

Bien que la consommation d'énergie nécessaire au processus de refoulement représente également un désavantage pour le ça, il n'est pas si avantageux pour le moi qu'il pourrait d'abord paraître. Assurément, le sur-moi et l'autorité viennent en aide au moi pour rendre possible le refoulement de pulsions dangereuses. Mais la pulsion refoulée n'est pas supprimée. Bien que le moi la tienne à l'écart avec l'aide de ses alliés, il restreint en même temps son pouvoir dans la mesure où la pulsion refoulée représente une force au sein de son domaine du pouvoir. Plus les refoulements sont intenses et vastes, plus l'individu est protégé contre les ruptures de la défense, assurément, mais plus la force de son moi est bridée et plus ses réactions sont rigides et irréalistes. Alors que le refoulement se fait au service du moi, le moi est esclave des facteurs conditionnant le refoulement, de même que sans refoulement, il serait esclave des pulsions issues du ça sans refoulement. Il paye en quelque sorte son alliance avec l'autorité et le sur-moi au prix de son autonomie et le refus de sa souveraineté.

Avant que nous n'analysions d'avantage le développement de l'appareil psychique, nous aimerions rapidement attirer l'attention sur le fait que le contenu des pulsions à refouler dépend de conditions sociales. Les impulsions dont la réalisation serait incompatible avec le fonctionnement d'une société déterminée sont tabouisées et soumises au refoulement. Différents groupes sociaux y connaissent différentes conditions. Il est des impulsions dont la réalisation serait dangereuse [159] pour l'ensemble de la société et dont, par conséquent, chaque membre de la société doit se défendre. Il en est d'autres dont la satisfaction est permise à certaines classes mais rejetée par d'autres. Cette « double morale » peut être donnée explicitement ou, comme dans le cas de la société moderne, requérir un appareil compliqué qui la produit et la voile en même temps. Plus les refoulements pulsionnels sont amples, plus le rôle joué par les autorités et le sur-moi est important.

Mais le moi évolue aussi. Dans la mesure où l'homme transforme la nature au cours de l'histoire, la force et les facultés du moi croissent. Tandis que le moi faible doit se développer sous la protection du surmoi, le moi fort est de plus en plus capable d'assumer la tâche de la défense pulsionnelle sans l'aide des rapports émotionnels au sur-moi et à l'autorité. Une défense pulsionnelle par « condamnation »[22] s'installe à côté ou à la place de la défense pulsionnelle par peur et refoulement. Cette défense a un caractère tout à fait différent du refoulement. Elle

[22] Sigmund Freud, *Die Verdrängung*, dans *GW X*, p. 248.

n'exclut pas de la conscience l'impulsion condamnée, ne le soustrait donc pas du pouvoir du moi et n'affaiblit pas ce dernier par l'établissement d'une province autonome au sein de l'appareil psychique. La condamnation est également dépourvue la raideur réactionnelle typique de la répression. Quoi qu'il en soit de l'énergie avec laquelle le moi travaille (Freud suppose qu'il s'agit de l'énergie pulsionnelle désexualisée), il est sûr que la pensée raisonnable joue un rôle essentiel dans la défense pulsionnelle par condamnation et qu'elle prête une aide fondamentale au moi, de même que le rapport émotionnel à l'autorité et le sur-moi pour le refoulement. Selon qu'il s'agit de refoulement ou de condamnation, la pensée acquiert un rôle tout à fait différent. Dans le cas du refoulement, la pensée a essentiellement la fonction de la « rationalisation ». De même que le sujet de l'expérience hypnotique arrive à produire des motifs raisonnables pour son action issue de l'ordre imposé par l'hypnotiseur, sans avoir aucune connaissance de cet ordre, la rationalisation des impulsions imposées par le ça, le sur-moi moi, ou l'autorité se font après-coup (*nachträglich*). La compulsion à la rationalisation nous montre que la raison reste forte, même dans les cas ou ce n'est pas elle, mais les forces émotionnelles qui commandent, et arrive à nous faire croire qu'elle n'a jamais cessé de commander. Mais la rationalisation ne possède aucune efficience dynamique. La pensée rationnelle n'y détient aucune fonction créatrice ou transformatrice ; seulement une fonction couvrante et légitimante. Il en est tout autrement dans le cas de la défense pulsionnelle par condamnation. La pensée rationnelle y conduit à la compréhension, elle devient une force productrice, une puissance qui se met à la place des forces pulsionnelles contenues dans le rapport du moi au sur-moi ou aux autorités. À l'inverse du refoulement, elle n'intervient pas dans le sens d'un rapport antagoniste entre le moi et le ça, mais dans le sens d'une annulation (*Aufhebung*) de la contradiction sur un niveau supérieur.

Aussi longtemps que le moi de l'enfant reste faible et peu développé, il nécessite, à côté de la peur réelle, l'aide émotionnelle du sur-moi et de l'autorité [160] pour la défense pulsionnelle. Dans la mesure où le moi se renforce, l'importance de ces instances peut être réduite. Dans *l'Avenir d'une Illusion*, Freud a attiré l'attention sur le parallèle qui existe entre la vulnérabilité (*Hilflosigkeit*) de l'enfant et de l'adulte face aux forces sociales. Mais il ne voit pas que sur ce plan, il n'y a pas de parallèle mais une relation compliquée. D'un côté, la situation de l'enfant est différente de celle de l'adulte confronté à un monde dangereux et non transparent dans la mesure où l'adulte doit payer chaque faux-pas sur la voie sociale de dommages réels pour son corps ou sa vie, tandis que l'enfant, grâce à sa protection, se voit confronté à des

situations moins dangereuses et, par conséquent, n'a pas besoin de constituer un sur-moi aussi sévère ou une peur aussi grande devant l'autorité que l'adulte. D'un autre côté, les situations ne sont pas non plus parallèles dans la mesure où la quantité de peur et d'intimidation que vit le petit enfant dépendent largement de la quantité de peur qu'il aura à confronter dans la société en tant qu'adulte. En première ligne, ce n'est donc pas la vulnérabilité (*Hilflosigkeit*) biologique du petit enfant qui génère un grand besoin de sur-moi et d'autorité sévère. Les besoins issus de la vulnérabilité (*Hilflosigkeit*) biologique peuvent trouver réponse dans une instance amiablement dédiée et non-intimidante. C'est plutôt la vulnérabilité (*Hilflosigkeit*) sociale de l'adulte qui impose son sceau à la vulnérabilité (*Hilflosigkeit*) biologique de l'enfant et qui détermine l'importance du sur-moi et de l'autorité dans le développement de l'enfant.

Si l'une des fonctions psychologiques décisives de l'autorité consiste en ce qu'ensemble avec le sur-moi, elle rend possible la défense pulsionnelle au sens du refoulement, le rôle que détiennent le sur-moi et l'autorité de ce point de vue dépend de deux facteurs. D'une part, il dépend du degré de refoulement socialement nécessaire et de l'autre, de la mesure dont le moi arrive à maîtriser la pulsion non désirable par condamnation et sans l'aide du refoulement.

Les pulsions se manifestent en tant que besoins, et selon la qualité des pulsions, ces besoins sont différents. Si, de même qu'il existe un minimum existentiel physique, il existe un minimum psychique, les besoins de la pulsion sexuelle, du moins en partie, sont suffisamment plastiques pour s'adapter largement au possibilités données par la satisfaction des besoins. Quels sont les besoins, c'est-à-dire en même temps les pulsions qui se développement de manière particulièrement forte et quels sont celles qui doivent être refoulées dépend donc du genre et de la quantité des possibilités de satisfaction ou, plus simplement de la richesse de la société. La nécessité de la répression pulsionnelle, et c'est-à-dire de la force du sur-moi et de l'autorité est d'autant plus grande que les besoins d'une société ou d'une classe ne peuvent pas être satisfaits. La classe dépendante doit refouler ses pulsions d'avantage que la classe régnante.

Le développement du moi est déterminé par la praxis de la vie. Le rôle décisif de la maîtrise de la nature advient au moi. Aux étapes primitives de la production, dans une société par exemple où les conditions climatiques favorables font que les besoins vitaux peuvent aisément être satisfaits, le moi n'acquiert qu'un [161] rôle relativement faible. Ni la pensée, ni la volonté ne requièrent d'effort particulier et restent faiblement développées par conséquent. Mais plus la maîtrise active et la

transformation des conditions naturelles et sociales à l'aide de la pensée s'avèrent nécessaires, plus le moi se développe. L'avis de Freud concernant le développement du moi requiert ici d'une complétion décisive. Il conçoit le moi principalement dans sa fonction passive, percevante, revendiquante du monde extérieur face au ça, et non pas dans sa fonction active, agissante, transformante du monde extérieur. Mais le moi ne se développe pas seulement par le biais de l'influence que le monde extérieur exerce sur lui. Il se développe aussi et surtout en agissant sur le monde extérieur et en le transformant. Le moi ne représente pas seulement « ce que l'on peut appeler la raison et la pondération[23] », mais il représente également la fonction de l'agir activement planifiant et transformateur du monde ambiant. Ceci représente la condition principale du développement et de la force du moi. Dans la mesure où l'homme apprend à maîtriser la nature extérieure de manière planifiée et rationnelle, son moi et la faculté de guider son monde pulsionnel par le moi renforcé, sans l'aide du refoulement, se développent. Mais le développement du moi n'est pas homogène au sein de la société et correspond aux différentes fonctions de la classe au sein du processus social. Pendant la période de floraison de son pouvoir, la classe directrice qui possède la meilleure vue d'ensemble (*Überblick*) est également la plus évoluée quant au développement du moi. Mais plus les antagonismes sociaux s'approfondissent, moins l'ordre régnant parvient à rendre justice à sa tâche d'une manière juste et progressiste, moins le rôle social des dirigeants mène au renforcement de leur moi, plus le processus de la croissance du moi passera à d'autres groupes sociaux.

[23] Freud, *Das Ich und das Es, GW 13*, p. 253.